Le cimetière aux marionnettes

2019-04-22 01:16:36 +0100

# Le cimetière aux marionnettes

## En dessous de l’eau

Après six semaines de pluies sans discontinuer, les morts commencèrent à remonter.

Le premier fut découvert le conducteur du petit train aquatique au Parc de Lost Island.

Il venait de débuter sa journée. Comme souvent, son bateau avait eu du mal à démarrer ce matin-là, mais après quelques ratés il suivait enfin le rail mécanique tracé au fond de l’eau de la rivière artificielle. Il engageait sa machine dans le canal, entre une île artificielle plantée de palmiers homogènes et de l’autre côté une forêt d’épicéas intercalés entre de petites marionnettes animées.

Il était bien avancé dans ce passage, lorsque le bateau s’arrêta dans un cahot. Le moteur tournait encore mais quelque chose avait dû dériver dans l’eau et se glisser entre les rails pour se bloquer sous le bateau.

Il avait lancé une annonce pour demander aux passagers de ne pas s’inquiéter.

Il s’était penché par dessus bord et avait regardé ce qui se passait sous l’eau. Entre la travée et le rail, il a vu un crâne humain.

Le conducteur a tout de suite prévenu la direction, qui lui a envoyé des plongeurs déguisés en grenouilles, tandis qu’il devait s’assurer que la musique continue de jouer.

## À couvert

Voilà ce que mon chef m’avait raconté. Je revenais de ma ronde quotidienne de surveillance dans le Parc.

– Les hommes grenouilles ont trouvé deux autres morts avec ce premier cadavre. Des adultes.

– Sous le petit train aquatique enchanté…

– Tu imagines la publicité, si ça se sait? Ils sont devenus fous, à la Direction, on va faire plus de rondes ils ont décidé, on veut pas des lascars qui nous lâchent leurs petits cadavres en douce, ils nous prennent pour un cimetière municipal ou quoi? On est pas là pour récupérer tous les morts.

– Vous savez qui c’est?

– La police du district fait des analyses, mais ne comptes pas sur eux, vu l’état des cadavres. Mais ils m’ont dit, ils ont pas le même âge, vu la décomposition, tu vois ce que je veux dire? A mon avis c’est pas la première fois qu’ils agissent. Ça date même peut-être d’il y a des années.

J’ai opiné. Pour une fois que mon chef pouvait essayer de paraître intelligent il fallait l’encourager.

– On va tout de suite leur faire passer le goût du pain, aux abuseurs. S’ils recommencent, je veux qu’ils sachent que ce sont nos terres.

Je lui ai fait remarqué que ça pouvait bien durer des années avant que le cas ne se reproduise. Il aurait mieux valu essayer de trouver qui étaient ces corps, et enquêter sur les raisons du drame, mais il m’a arrêté en plein milieu, mon opinion il s’en fichait lui comme de sa première chemise de vigile.

Le chef m’a expliqué qu’ils avaient déjà organisé de nouvelles rondes de nuit et j’étais l’heureux élu, j’allais commencer la surveillance dès ce soir. J’avais le choix, rien d’obligé. Je l’aurais bien envoyé sur les roses. Mais doubler mon salaire je pouvais pas refuser ça. J’avais rien qui m’attendait à la maison, avant bien tard le soir, comme tous les soirs, sinon la télé et attendre Sylphide. Autant prendre un peu de blé au passage. Je rigolais d’avance de me balader dans le Parc à faire peur à des romanichelles ou des fantômes.

## La parade

J’ai laissé un message sur le téléphone de Sylphide. Elle allait commencer à travailler à cette heure là. Acrobate, au Parc, ça ne se dérange pas. J’irais peut-être la voir aussi tout à l’heure lors de ma tournée de nuit, pour lui expliquer.

Après la cantine, je suis retourné au bureau et on m’a désigné mon partenaire de nuit. Un petit de l’Est, Dušan il s’appelait, incapable de parler français, il essayait même pas, il faut lui accorder qu’il était honnête là-dessus, il gardait l’oeil collé aux résultats du tiercé sur son smartphone. Je le connaissais un peu. J’étais content d’être avec lui, sans raison, juste pour éviter d’avoir un peu de contact humain.

On est tout de suite parti faire notre patrouille, un peu au hasard. Le Parc fermait très tard, qu’il y ait du monde ou pas. Vers 22h on est allé à la Parade. J’ai vite retrouvé le char où était Sylphide, j’ai pu l’admirer, elle virevoltait de trapèze en trapèze, avec ses ailes de fée dans le dos. Elle qui était si petite. Les ailes lui allaient bien, on aurait pu qu’elle allait s’envoler, enfin c’est ce que devait penser le public. Elle a fait coucou avec la main.

J’ai cru qu’elle m’avait vu. J’ai agité la main, lui ai montré le téléphone.

Elle était déjà à s’élancer à nouveau, tout d’un souffle, elle s’est mise à tournoyer dans le vide, de trapèze en trapèze, puis son char a disparu dans un tournant.

Ce soir là je suis rentré vers trois heures du matin, la casquette trempée. Les vêtements me collaient au corps, mais j’avais une raison, une mission, il fallait chasser les saligots qui salissaient notre Parc. Mais pas trop vite. Donnant donnant. Ils profitent du Parc, je profite du double salaire.

## Le lit de l’intranquillité

Ça durait bien depuis plusieurs mois maintenant, ces patrouilles de nuit. Au début, même que j’étais presque motivé. Quand je revenais à l’appartement, Sylphide souvent me rejoignait après la parade de la Nuit. Elle se moquait de moi, elle me demandait si j’avais quelque chose à raconter, si j’avais été attaqué par des Ours dans la forêt enchantée.

– Mais tu ne trouves pas ça bizarre, qu’ils aient trouvé des morts, j’arrête pas d’y réfléchir, des animaux déjà on n’en croise pas, alors ceux qui laissent leurs cadavres, ils doivent avoir une raison, à mon avis, je vais t’expliquer c’est des criminels qui viennent cacher des corps, tu vois. Tu connais le film Casino?

– Un film de cinéma? C’est gentil de croire que j’ai pu le voir. Tu es gentil parfois.

– Las Vegas, c’est une ville construite à partir de rien.

– Comme ici!

– Mais avec des casinos, des roulettes, des croupiers. Autour, c’est le désert.

– Comme ici.

– Un désert sec, arrêtes de m’interrompre.

– Je suis contente de te troubler.

– Et bien, chère créature de la forêt, je vais te dire, autour de Las Végas, ils enterraient les cadavres des gens qu’ils avaient assassiné. Je suis sûr que c’est ce qui arrive dans le Parc.

– Mais qui te dit que ces gens ont été tués? Qu’est ce que tu en sais?

J’avoue que j’en sais rien.

– Tu t’es mis des idées en tête toi aussi c’est pas vrai. Ils te donnent un petit costume de shérif, un pistolet en plastique et tu te montes le bourrichon avec leurs histoires et tu crois que tu arrêter des assassins dangereux? Tu es aussi con que les autres oui.

Elle saute de sa chaise et va s’asseoir sur le lit les genoux recroquevillés sous le menton.

Je suis allé lui préparer un thé aux herbes.

– Je ne devrais pas te parler ainsi, elle m’a dit quand je lui ai amené son mug. Mais, tu sais… Voilà. Tu ne sais rien. C’est pas croyable, tu traverses le Parc depuis des années dans tous les sens et tu ne sais rien, tu ne vois rien… Dire que j’arrive à rester calme….

– Tu es magique, petite fée.

– Alors là, tu vois, je suis peut être immigrée mais tes blagues nulles je les comprends très bien, alors là, c’est à toi de t’excuser.

Elle s’est levée et a cherché à me frapper avec la paume de sa main, le lit trop mou, elle s’est enfoncé sous son tout petit poids et son mug lui a glissé des mains et a volé dans la pièce. On s’est brûlé tous les deux avec le thé.

## Rencontre

Depuis quelques jours, je commençais à sentir la fatigue du double travail. La journée à stationner auprès du stand de pâte à modeler. Et le soir les rondes sous la pluie, dans les bois, sous les manèges. On croisait les gens qui nettoient le Parc, tous immigrées. Au début, ils nous avaient indiqué quelques endroits pour se cacher de la pluie et un peu se reposer, notamment sous un hauvent près du Labyrinthe, où on servait un café pour les travailleurs de la nuit. Mais en général ils nos évitaient, comme si avec nos costumes de sheriff les faisaient fuir d’instinct.

On terminait notre ronde en silence, on était passé sous le Grand Huit, on marchait maintenant le long du Labyrinthe sans même s’arrêter pour notre café rituel. On marchait dans le noir, dans la forêt qui longe l’endroit où on avait trouvé les cadavres. J’étais devant et j’écartais les branches en silence. Arrivé en haut d’une petite montée, je me suis arrêté. Un bruissement venait d’un peu plus bas. Je pensais à un animal, mais il n’y avait pas eu trace de vie animale ici depuis le premier jour de nos patrouilles.

J’ai fait signe à mon collègue de s’arrêter. J’ai éteint la lampe torche et on s’est caché, dans le creux d’un décor d’arbre, sous un projecteur.

Le bruit se rapprochait. Un bruissement compacte, discret et lent. De ma cachette, un peu plus bas, j’ai vu s’approcher devant moi quatre silhouettes, ils semblaient de grande taille. Ils portaient des masques de chevaux sur le visage. Is marchaient doucement, en prenant soin de ne faire le moins de bruit possible. Ils ne parlaient pas. Ils avançaient en un rectangle coordonnée et tenaient à bout de bras une civière recouverte d’un linge immaculé. Sous ce linge, je me suis dit, certainement ils portaient un mort.

Un autre bruit plus léger, disparate, et désordonné s’est élevé. Plusieurs personnes marchaient derrière eux, à quelques pas. Elle portaient toutes un masque des personnages du Parc. Un chien, un Ecureuil, un Voleur, Roi d’Egypte… Ils suivaient les chevaux, en rang de deux et au milieu d’eux, un personnage en blanc tenait par dessus sa tête ce qui ressemblait à un épouvantail, fait de papier et chiffons, avec un bandeau sur l’oeil, exactement comme ceux que l’on vend dans les boutiques du Parc.

Cette procession avançait doucement vers la Rivière. Je n’ai pas eu le temps de terminer de les observer. Dušan est sorti comme projeté par un ressort de notre cachette, il s’est mis à crier et à foncer vers la procession. J’ai pris ma respiration et suis aussi sorti par solidarité professionnelle, en criant et en beuglant. Tu parles d’un efficace. On n’avait pas fait dix pas que tout le monde se barrait en courant dans tous les sens. Dušan commençait à courser après les chevaux avec leur civière. J’ai suivi le premier gars que je voyais à portée, une sorte de prêtre égyptien qui a soulevé sa robe et s’est mis à courir entre les fourrés. Je me suis mis à courir, je commençais à le rattraper quand il s’est pris les pieds dans un fil électrique et il s’est cassé la gueule devant moi. Son masque a glissé. Je me suis jeté sur son dos. J’ai saisi son épaule et l’ai cogné contre une bûche et j’ai commencé à tordre son bras.

J’ai vu son visage. C’était bien quelqu’un que je connaissais. Le mec qui tient le stand de cafés.

J’ai alors senti un choc lourd sur ma nuque. Ma tête est partie en avant et j’ai perdu conscience.

## Mentir vrai

Je me suis réveillé avec l’impression qu’on me tirait par les cheveux, à droite, à gauche. C’était Dušan.

– Tu vas comment, toi, dis?

– Comme un sac de pommes de terres.

Il a souri. Il avait le sourire chaleureux quand il le voulait. “Les autres, partis, toi, boum, frappés, eux.”

J’étais encore bien sonné, mais pas complètement con non plus.

Pas question que j’aille me faire ausculter le cerveau par une infirmière inquiète, c’était un coup à perdre trois mois de salaire. Ils pourraient même bien me virer. Je n’avais pas non plus envie de raconter cette nuit à la hiérarchie.

“ Ça va très bien aller, je peux me relever tout seul.” C’était pas tout à fait vrai, Dušan m’a regardé patauger un peu par terre, mais fois debout je me suis avancé sous un arbre et ai secoué les branches au dessus de moi. Un pluie de gouttes sont tombées sur mon visage.

Je me suis essuyé et lui ai lancé: “Je ne sais pas ce qu’on va raconter au chef. Si on dit qu’on n’a pas pu les arrêter ils vont nous virer et ils vont vouloir doubler les rondes.”

Je ne lui ai pas dit que j’avais reconnu mon adversaire le Roi d’Egypte. Dušan il comprenait tout bien. pas la peine de trop discuter quand on est d’accord.

Le lendemain, on a fait notre ronde comme d’habitude. j’ai insisté pour qu’on aille prendre le café. J’ai tout de suite repéré le gars de la veille. Quand il m’a tendu une touillette, ses yeux se sont accrochés aux miens, j’ai su que je ne dirais rien et lui non plus.

Les tournées de la soirée devenaient monotones humides silencieuses. On s’est mis à traîner de plus en plus avec les gens du ménage. Il pleuvait tellement, le soir, on restait longtemps sous le auvent, Dušan les yeux sur son smartphone, il faisait son tiercé. Je comptais et recomptais mon argent. Dans un an je pourrai proposer à Sylphide de chercher un appartement ensemble, avec une chambre en plus. Elle parlait parfois de l’avenir ensemble. Elle aimait tellement faire l’artiste je n’osais pas parler de faire un enfant, ça aurait mis un point final à sa carrière.

Je voulais juste qu’on se construise un petit avenir à tous les deux, ici et maintenant.

## La chute

– Viens vite.

J’étais en train de lire le journal. Une des femmes qui s’occupe de ramasser les déchets m’a prévenu. J’ai tout de suite pensé au pire. Foutu instinct de merde. J’ai sauté sur mes pieds. Sans trop réfléchir, je courrais déjà vers l’allée, à droite, puis encore à droite, le con jamais j’aurais dû prendre la Grande Avenue à cette heure là elle est bondée, pour avancer c’est impossible.

Je me suis mis à bousculer les gens, les clients, à l’ancienne, coup d’épaule gauche, je m’infiltre entre deux, pivot sur une jambe, mouvement du bras pour dégager de deux allemands, tu parles d’une brasse coulée, après 10 mètres je faisais du sur place et la parade finissait de passer devant moi.

Je voyais les chars au loin s’éloigner.

Les gens ont commencé à refluer et moi dans la masse je m’agitais en vain, je reculais.

J’ai pu atteindre l’infirmerie un bout de temps après, c’était trop tard. Sylphide s’était jetée dans l’air en voulant attraper un barreau sa main avait glissée, elle est partie de côté et est tombée en vrille sur le décor enchanté. Elle a atterri sur un lapin mécanique juste en dessous.

Pendant ce temps les fleurs mécaniques et les papillons continuaient de danser autour d’elle. Son char était coincé, les touristes au premier rang avaient crié mais le char a continué sa route jusqu’à son hangar final.

J’étais la tête entre les genoux, j’attendais que quelqu’un vienne me chercher. N’importe qui. Je pensais que j’aurais droit à une annonce officielle.

Mes vêtements était trempés, mes pieds gisaient dans une flaque d’eau. Mes cheveux n’arrivaient pas à sécher, j’avais le visage couvert de pluie. Ça m’arrangeait je ne voulais plus bouger, je voulais juste rester les yeux plantés dans le carrelage mouillé, le nez qui coule et les doigts gelés.

Dušan m’avait retrouvé à l’infirmerie, puis il était allé reparti finir la ronde en vitesse, il a même badgé pour moi.

C’est ce qu’il m’a raconté le soir chez moi quand il m’a raccompagné. On a bu de la bière en hommage à ma petite trapéziste. Quand on a fini la bouteille de whisky je me suis mis à chanter. Dušan m’a écouté avec un sourire immobile.

## Songeries

Je n’arrive pas à réfléchir aux jours prochains. C’est la fin de la nuit. Je suis assis, chez moi, dans un fauteuil assis sur quelques vêtements déjà froissés.

Mon esprit ne peux s’échapper des souvenirs. Ces nuits dans la forêt, à marcher, à échafauder une sorte d’avenir, me hantent.

Ces rêveries éveillées tout d’un coup sont vidées de sens, ce n’est plus que du temps gâché, des espoirs qui sont arrivées à date de péremption. En même temps que le deuil de Sylphide, je fais aussi le deuil de nos projets ensemble, de nos petites constructions oniriques partagées qui nous accompagnaient, de nos discussions sur une vie à venir. Mon esprit ne veut plus quitter ces nuits et ces rêveries, il ne veut pas retourner à la réalité de sa médiocrité. Peut-être ces jours, avaient-ils été pour Sylphide et moi - elle, dans son corps suspendu au-dessus du sol, moi dans mes errances nocturnes dans la forêt - les plus intenses de notre vie à tous les deux.

Le réveil sonne, il faut partir.

Faire ma garde, marcher dans le Parc, explorer toute sa géographie sans jamais sortir de ses limites et quand la nuit commencera à espérer le jour, je reviendrai ici et je m’assierai à nouveau, et laisserai devant mes yeux ouverts le paysage des regrets défiler. Au fond de moi je sais tellement que Sylphide allait un jour tomber, que cela ne pouvait pas durer, c’est comme si sa mort n’était que la confirmation que notre vie a été une promenade perdue dans la nuit, un instant suspendu.

Je vais me doucher, mettre mon costume, serrer mon ceinturon, placer à droite mon pistolet en plastique, à gauche ma matraque électrique. Puis me peigner mettre ma casquette de policier et sortir, prendre le train, puis du train au bureau. J’irai prendre mes consignes aujourd’hui. Et ainsi garder la sécurité des gens et des biens, l’âme elle aussi à nue, dehors, frappée par les intempéries.

Sylphide partie, il me reste la réalité de mon corps à trimbaler dans la géographie et le souvenir d’un avenir à jamais oublié.

## Décision

Au bureau, je suis convoqué par mon supérieur. C’est la seconde fois en moins de six mois qu’il me parle, je suis intrigué. J’espère qu’il n’a rien appris de notre intervention ratée il y a quelques semaines.

Il s’assoit derrière son bureau, ouvre un tiroir, le referme. Il a déjà devant lui une feuille et même un stylo. Sur le papier à l’envers, quelques phrases griffonnées, dispatchés en trois points, sous une dizaine de lignes informatives sorties de l’imprimante.

“Je tenais à te présenter au nom des cast members du Parc, et de la Direction, toutes nos plus sincères condoléances.”

La Direction savait donc pour ma relation avec Sylphide? Il n’y avait rien d’officiel entre elle et moi. Elle avait son propre appartement, dans une autre ville que la mienne, on n’était pas mariés, on ne travaillait pas ensemble et on ne fréquentait pas les mêmes fêtes lors des pots de service à la fin de l’année.

Je suis chaque jour étonné que lorsque l’on travaille à la Sécurité, on ne sait jamais rien des vraies informations.

“Irina était une artiste très appréciée ici”, continue mon chef. S’il savait comme elle détestait qu’on l’appelle par son vrai nom… Il poursuit.

“Nous devons contacter sa famille. Mais voilà, on n’a pas d’adresse. Est-ce que tu sais toi si Irina était toujours en contact avec sa famille à l’étranger?”

Elle l’était mais je n’avais pas plus de détails qu’eux.

– C’est bien compliqué tout ça, on voudrait renvoyer son corps dans son pays.

– Comment ça? Elle ne va pas être enterrée ici?

– Comme tu l’as dit toi même, on ne connait personne de sa famille, elle n’avais pas d’enfant, pas de mari. Tu vois quand quelqu’un meurt on regarde qui est la personne de contact et ça va vite en général, c’est réglé en quelques coups de fil. Avec les immigrés, surtout les célibataires, il y a un trou dans la raquette, pour eux avant ça passait par les ambassades mais tu vois ce que je veux dire, ils répondaient toujours en retard, et la vérité ils s’en occupent pas. Il faut bien que quelqu’un les prenne en charge.

Il recule dans son siège et soupire maladroitement.

“Depuis quelques années tu sais le Parc organise tout, le rapatriement, tout le bastringue. Les gens ont le droit de retrouver leur famille, leur racine, l’ambition c’est que tout fonctionne bien. Et Dieu sait que c’est compliqué, et cher, souvent, mais on le fait.

– Je préférerais m’en occuper, je lâche entre les dents.

– On peut tout prendre en charge, tu sais, si jamais elle a encore un lien avec sa famille.

– Non, merci, je voudrais m’en occuper.

Mon chef comprend enfin, s’arrête une seconde, se penche vers moi, joint les mains.

– Ah? D’accord, tu sais, rien ne t’oblige. Mais c’est possible, je pense, on doit pouvoir changer la procédure. Mais que tu te sentes libre. Tu connais la politique de la maison. Si tu t’en occupes, le Comité d’Entreprise va t’aider. On est là pour ça.

J’évite le regard de mon chef. Je sens qu’il est content de lui.

Ça devait être le dernier point sur sa liste.

## Sur le dos

Je me suis retrouvé à arpenter les blocs administratifs derrière la Grande Église, à la recherche de la morgue. J’avais l’adresse que m’avait donné mon chef. Et un badge provisoire autour du cou pour circuler dans ce secteur. Ici les bâtiments sont droits, gris, tous de la même hauteur, deux étages. Ils sont cachés du public par le décor de la Grande Église.

J’ai essayé de demander plusieurs fois mon chemin. Les gens sont passés devant moi en faisant semblant de ne pas m’entendre ni me voir. Certains se sont arrêtés et ils m’ont indiqué avec un grand sourire un chemin compliqué et difficile qui chaque fois m’a ramené à l’entrée du complexe administratif.

J’ai décidé de prendre les rues au hasard, je tournais de temps en temps à droite, de temps en temps à gauche, vers les rues de plus en plus sombres. Au détour d’un chemin en terre qui montait, entre deux bâtiments en béton, une impasse au sol bitumeux et bombé. Au mur, une pancarte écrit en jaune sur fond noir, c’était bien la morgue.

La porte en métal est lourde et traîne par terre quand on la pousse. Je me suis retrouvé dans une immense salle blanche et vide avec un dizaine de personnes assises sur des chaises en plastique alignées le long de tous les murs. En me tournant, j’ai repéré ce qui ressemblait à un comptoir d’accueil et m’y suis dirigé. Derrière le comptoir, l’employé était très occupé à ranger des papiers en paquets. Après cinq minutes d’agitation, il a levé la tête et soupiré.

– C’est pour qui?

Il criait presque.

J’ai montré le papier que m’avait préparé le chef. L’employé a pris le papier en le froissant et me l’a rendu en agrafant un ticket avec un numéro.

J’ai regardé le papier et l’employé tour à tour. Il avait déjà décroché le téléphone. Il s’est mis debout et m’a montré du coude les chaises derrière moi. Il a collé la main sur le combiné. “ On vous appellera”.

J’ai serré le papier et me suis retourné. J’ai découvert quelques places libres et isolées près d’un coin.

On m’a très vite appelé. Lorsque je me suis levé et ai quitté la salle, les gens sur les chaises continuaient leurs occupations, sans faire attention les uns aux autres.

Dans une pièce étroite qui sent le moisi, un petit bureau en bois collé contre le mur, avec une loupe sur un bras articulé et beaucoup de papiers en désordre. Un homme en blouse avec des lunettes rondes m’a surpris en surgissant à ma droite. Il a pris le papier de mes mains. Il l’a lu et m’a jeté un regard : Mais vous devez le signer ce papier, c’est important. On s’est dirigé tous les deux vers le bureau. On ne pouvait pas s’asseoir, il n’y avait pas de fauteuil ni chaise. L’homme a poussé un paquet de documents de la manche et a posé grossièrement le papier sur le petit espace libre qu’il venait de créer.

“Allez-y, en bas à droite. Vous savez, c’est pour vous, tout ça.” J’ai signé le papier sans rien relire.

Il a remonté les lunettes sur son nez et m’a dévisagé. Vous allez faire quoi maintenant?

Je lui ai répondu que je ne savais pas.

– Vous allez contacter la famille? Je sais d’expérience, quand on a un décès parmi ses proches on est pas soi-même, je vous donne les conseils j’espère que cela vous aidera. Vu le nom de la défunte, elle ne doit pas être d’ici, mais je m’occupe de ce qui n’es pas mes affaires, là. Il faudra sûrement un certain temps pour que la famille puisse venir, cela vous laisse quelques jours pour vous organiser. Ici les chambres froides gardent parfaitement les corps, jusqu’à quinze jours, on peut faire une exception si vous avez beaucoup de mal à contacter tout le monde, on est même allé jusqu’à trois semaines, cela dépend tellement des jours des libertés de chacun, on est maître de rien du tout, on le sait tous les deux, comme me l’a dit une personne de passage ici l’autre jour… D’ailleurs j’y pense vous pourrez avoir des chambres d’hôtel pas trop cher. Vous savez, même si, à cette saison, toutes les chambres sont prises, il reste toujours un quota pour les invités des cast members.

– Je vais penser à tout ça, merci.

J’étais troublé, c’était la première personne essayait de m’aider. J’avais juste envie qu’il se taise, qu’il me laisse un peu tranquille.

– Je ne connais personne de sa famille, pour tout vous dire.

– Vous savez que vous devez aussi contacter le CE? Ils vous feront un prix sur les frais de funérailles, selon votre ancienneté, ils peuvent même vous proposer un prêt si cela va vous faciliter la vie. Tout se passe par internet, l’url est sur le papier, vous voyez, sur le dos.

Mes dents grinçaient, je ne pouvais plus prononcer un mot.

– Je vous assure que les gens qui choisissent les enterrements du CE ne l’ont pas regretté, tout étaient très bien organisé. La prise en charge est excellente.

La cérémonie aura lieu à l’extérieur du petit Crématorium. Pas très loin d’ici, vous êtes peut-être déjà passé devant sans savoir qu’il existe. Vous pourrez vous recueillir devant l’Urne avant que les cendres ne soient répandues.

– Je ne comprends pas.

– C’est ce que m’ont raconté des gens qui étaient dans le même cas que vous. J’oublie de vous dire, surtout, le plus important, il faut que vous y réfléchissiez. Ses cendres seront dispersées sur l’attraction que vous souhaitez. C’est à vous de choisir, à envisager de votre côté, assez vite si possible, question pour l’organisation de la cérémonie de planifier la chose, parfois ça demande de s’y prendre des jours à l’avance.

– Je préférerais m’en occuper.

– De répandre les cendres? L’urne doit restée sous la responsabilité du Crématorium, pour des raisons d’hygiène je suppose.

Je hoche la tête les yeux fixés sur la pile de papiers sur la table.

– Je vais m’occuper de l’enterrement.

L’home se gratte la tête et recule d’un pas. Il semble chercher un point de règlement dans sa mémoire.

– Dans ce cas, vous allez perdre l’avantage de la morgue. On ne peut pas garder indéfiniment garder les gens, ils ne sont pas de notre responsabilité. Ce sera à vous de vous débrouiller.

Il continue: Vous ne savez pas quelle difficultés vous allez rencontrer. Laissez moi vous montrer

“Attendez-moi ici” et il a disparu.

Je ne savais pas du tout ce que j’avais signé.

Je me suis retrouvé seul. Je me sentais humilié, jeté en pâture. L’homme est réapparu dans un tintamarre métallique. Il poussait un brancard en acier. Sur le dessus, un grand tissu blanc fermé comme un sac, sa forme rappelait celle d’un corps humain.

“Si j’étais vous, je réfléchirais. Vous devriez laisser le Comité d’Entreprise s’en occuper.”

Devant mon silence il a haussé les épaules et a continué: “Mais… je ne suis pas vous.”

Il a avancé d’un pas vers le brancard a posé les mains sur ses rebords en acier. Il a jeté un regard sur l’horloge au mur, puis il les a fermé ses yeux et après un silence, il s’est prononcé.

“ On va faire vite. À cette heure-ci je ne peux pas appeler mon responsable, il fait la sieste. En même temps, je n’ai pas de droit de refuser votre demande. On va faire simple.”

“ La porte que vous voyez à droite débouche directement dehors, je vous aide, j’ai l’habitude.”

Je n’ai pas eu le temps de vérifier le contenu du sac mortuaire, l’homme l’a pris à bras le corps et l’a déposé sur mon dos, me forçant à me pencher en avant. Il m’a mis une main sur l’épaule et m’a guidé vers la sortie. Je me suis glissé dehors, par l’ouverture de la porte, qui s’est tout de suite refermée sur moi dans un bruit métallique, sans que j’ai l’occasion de me retourner.

Je me suis retrouvé sur le parvis de la Grande Église, au milieu de la foule qui se déplaçait d’une attraction d’autre.

## Labyrinthe

J’ai traversé le parvis et ai avancé vers le Grand Labyrinthe. Il n’étais pas loin et je voulais me mettre à couvert. Je me suis dit ça doit être un bon endroit pour se cacher. Avec ces pluies, l’attraction est fermée au public.

La pluie descend le long des chemins du labyrinthe. La pluie suit les voies ouvertes, court le long des murets, arrache les broussailles. Elle tourne sans prévenir, traverse les cloisons d’arbustes, les haies et les bosquets. Ici la nature reprend ses droits.

J’ai parcouru le labyrinthe dans les eaux. Le sac mortuaire sur le dos n’était pas lourd et il me protégeait mais pendant que je parcourais le labyrinthe je pensais qu’il faudrait que je m’en sépare, pourtant. Je suis arrivé jusqu’à un lieu que je savais plus élevé et protégé des courants d’eaux. Je me suis assis au pied d’un arbre et j’ai appelé Dušan.

Il est venu avec une bouteille de whisky. À ses côtés, l’accompagnait le vendeur de café sous le auvent. Il était le créateur des enterrements près du fleuve. Depuis qu’ils avaient compris que nos rondes ne servaient pas à grand chose, ils avaient repris leurs activités, lorsque Dušan et moi étions de garde. Ils enterraient surtout des immigrés ou des clandestins, des travailleurs qui avaient fait leur vie dans le Parc mais n’avaient aucune autre vie ailleurs et souhaitaient simplement être enterrés là où ils avaient vécu. Les gens qui participaient à ces processions ne se connaissaient pas, ils souhaitaient honorer les morts, d’où qu’ils viennent. Ils avaient inventé une sorte de rituel de bric et de broc, à base de rites venus de tous les pays. L’image des chevaux qui accompagnaient les morts venaient du Mozambique, la marionnette était issue du folklore colombien, le voile blanc venaient de Syrie.

On a organisé l’enterrement de Sylphide pour le lendemain, jour où nous devions faire une ronde Dušan et moi. Je monterai la garde jusqu’au dernier moment, pour prévenir d’éventuels soucis.

Le prêtre est reparti pour préparer la procession de son côté et je suis resté avec Dušan à boire et échanger quelques mots rares et définitifs.

## Nuit sans lune

Il est deux heures du matin. Je suis monté dans une baraque de cowboys perchée dans les arbres, près du Fleuve.

J’ai allumé mon portable et me suis connecté au groupe WhatsApp créé pour communiquer entre nous. J’ai mis une oreillette et ai muté le micro. Puis j’ai mis sur mon visage un masque de Canari pour cacher mon visage et me suis penché par la balustrade pur scruter les alentours.

Je vois quelques employés à l’orée de la forêt le long du fleuve. Ils arrivent par petits groupes, certains à pied, par les îles, certains sur de petites barques de secours qu’ils ont dû subtilisé pour l’occasion. Les anciens collègues de Sylphide, je les reconnais, ont gardé leurs costumes de la Parade. Les autres participants ont revêtu des masques eux aussi, de souris, de chiens ou de chats qui leur cachent le visage. Ils glissent dans la forêt en silence et se cachent derrière les premiers bosquets de chênes épais.

On entend au loin le dernier train qui s’arrête dans la gare principale. Un signal sonore retentit. Il repart.

Je scrute plus loin, l’étendue du parc. Sous le Grand Huit je vois des lampes torches qui balaient le sol. C’est une des équipes de nuit qui patrouille, bien au loin. Je prends mon téléphone.

— La voie est libre.

A quelques mouvements dans les arbres je me dis que l’on m’entend. On communique en le silence. La procession peut commencer.

Je descends de ma baraque haut perchée, avance vers la forêt, saute par-dessus une barrière en métal et m’enfonce dans les premiers bosquets de jeunes chênes, vers le lieu du rassemblement.

Il ne m’a pas fallu pas attendre bien longtemps avant qu’apparaissent quatre figurants déguisés en chevaux entourant le corps de Sylphide, recouvert d’un drap blanc.

Un grand personnage dans un costume d’ours se place devant les quatre chevaux et commence à balancer sa patte à gauche et à droite, à coup de griffes, il va ouvrir un chemin à la procession, entre les ronces en plastique et les plantes folles.

Le convoi funéraire entre dans le coeur de la forêt par le chemin dégagé par l’ours aux pattes coupantes. Derrière lui, un cortège hétéroclite de masques, entourés de quelques prêtres habillés comme des égyptiens de bande dessinée.

Le cortège est mené par un clown multicolore, aux cheveux verts et violets hirsutes en pics autour d’un masque au sourire figé. Le clown porte un long pieu en haut duquel est planté une sorte d’épouvantail en chiffons et en paille.

Par les oreillettes, j’entends s’élever une musique basse, rythmée, un mélange de timbales, de tambourin et d’un violon qui étire les notes au loin.

La musique s’amplifie au fur et à mesure qu’ils avancent vers le Fleuve.

Le petit cortège se dirige lentement vers le fleuve.

Arrivés à la rive, La procession se fige. Le clown devant eux lève le bras. Je l’entends psalmodier en rythme sur les timbales. Il produit un mélange d’anglais, de mots que je ne comprends pas et de claquements de langue, comme des borborygmes, mais sa voix est forte et il semble chanter une prière insensée et pourtant en rythme sur la musique lancinante.

Pendant ce temps, devant nous, de l’autre côté de la rive, le Parc est endormi. Des marionettes sont installées dans des petits décors qui représentent la vie quotidienne, dans sa diversité au travers le monde. Durant la journée, ces tableaux sont animés de mouvements mécaniques mais pendant la nuit les moteurs sont arrêtés et les marionettes sont figées dans des poses pleines de vie et de bienveillance.

Nous nous tenons devant une représentation de ce qui semble être la Russie. Une marionette dit bonjour à un Ours brun, pendant que son voisin boit à la bouteille et que sa femme est souriante et figée dans un mouvement de danse devant une datcha sous la neige.

Entre ces marionettes, une silhouette apparaît. Elle se dresse de toute sa stature d’homme. Elle porte un masque à quatre côtés où chaque face de ce masque présente une tête de chien aux crocs sortis.

De l’autre côté de la rive, le clown élève alors dans les airs l’épouvantail de chiffon qu’il porte au bout de son pieu et le brandit vers le Gardien, il redouble de cris, de chants, de bruits étouffés et soudain d’un geste vif, sec il plante l’épouvantail dans le sol devant lui, au bord de l’eau.

L’homme aux têtes de chiens s’avance alors devant une des marionnettes plantées le long de la rive du Fleuve.

Il colle son torse contre le torse en bois de la marionnette et pose délicatement sa tête sur son épaule. Il l’enserre alors de ses bras, s’agrippe à ses hanches de bois et commence avec sa jambe et sa hanche et son épaule à lui donner des secousses. La musique dans mes oreilles accompagne ses saccades et couvre ses bruits rauques et les chants du clown.

Après quelques minutes, la marionnette se met à tourner sur son axe. L’homme se replace pour retrouver plus de sur les hanches de la marionnette et la refaire tourner de nouveau sur son axe. Il fait cette manoeuvre chaque fois que la marionnette tourne sur elle même, le rythme de la musique s’accèlere petit à petit, sur le rythme de la prière et des cris du clown, quand soudain l’homme saisit plus violemment encore la marionnette et la soulève en entier au dessus sol et la jette à terre sur le côté. La musique s’arrête d’un coup. À ses pieds il se baisse et dégage une trappe dans le sol.

Le clown reprend sa psalmodie de quelques mots lents. L’épouvantail planté devant lui règne de son côté de la rive. Il lève un bras et dévoile une cloche dans sa main, qu’il fait retentir trois fois.

L’ours se penche sur la civière et prend délicatement le corps dans ses bras. Il se dirige vers le bord de la rive où sont amarrées une série de petites barques, roses et blanches avec à leur proue avec une jolie tête de licorne. L’ours se penche devant la première barque. Il y dépose le corps de Sylphide et d’un geste pousse l’embarcation, qui se met à dériver vers l’autre côté de la rive du fleuve.

Je m’avance de deux pas. Je regarde son corps passer de l’autre côté, traverser les eaux.

C’est alors que j’entends des cris. Je me retourne. Le cortège tout d’un coup est pris de panique, les gens fuient dans tous les sens. Devant moi, des vigiles dévalent par le chemin que nous avons creusé, ils beuglent, ils s’agitent, ils nous somment de nous arrêter.

Derrière mon masque de canari, je les vois courir vers moi, ils sont deux, je n’arrive à pas à les reconnaître. Je tourne un instant la tête vers le fleuve, je ne peux m’empêcher de regarder Sylphide dériver de l’autre côté.

Je me tourne vers les deux assaillants à nouveaux. Ils se rapprochent. Je sors mon pistolet et me mets d’instinct en position de sécurité, jambes bien écartées, bras tendus et tête penchée dans le prolongement de mon arme. Je fais feu sur ces cibles vivantes. Leurs corps se tordent en spirales irrégulières dans les airs, tombent parmi les feuilles et les branchages, rebondissent et finissent le visage dans une flaque d’eau.

Je suis seul maintenant, de ce côté de la rive.

Je marche vers les deux corps démantibulés en bas de la pente. Je prends le premier corps par les pieds et le traîne jusque dans une barque amarrée. Puis reviens et fais de même avec l’autre corps. Les voilà maintenant empilés dans le fond de la barque. A côté des deux corps je jette mon arme, mon masque et mon insigne. D’un coup de pied je pousse la barque vers l’autre côté de la rive.

Le Gardien de l’autre côté lui n’a pas bougé, une de ses faces de chien me scrute impassible.